

***Carmina Burana* : Colossal !**

C'est l'impression qui se dégagea de l'exécution des *Carmina Burana* à l'Arsenal (20 juin 2010) par les impeccables 500 choristes de Jacky Locks chantant pour la première fois avec l'Orchestre National de Lorraine, l'ensemble étant placé sous la direction de Jacques Mercier. Bien des suspensions entourèrent l'œuvre au lendemain de la guerre et jusqu'à ce qu'on la joue pour la première fois à Metz. C'était dans les années 70 à l'ancien Palais des Sports. L'ouvrage, ayant été composé en 36 par Carl Orff qui avait fricoté avec le régime, sentait le remugle nazi et faisait penser à une célébration de la race aryenne. Mais, bientôt, on oublia les effets dévastateurs de cette cantate scénique menée au pas de l'oie dans une orchestration brute de décoffrage pour n'en retenir que le contenu du texte médiéval, sa forme musicale lapidaire et sa rythmique hachée. Peut-on reprocher au chef d'avoir été trop classique dans sa démarche au regard des visions caricaturales qu'en ont eu d'autres ? Car il y eut pas mal de surenchères dans la restitution de ces *Carmina* accommodés à toutes les sauces.

D'aucuns n'ont pas hésité à jouer la carte du grotesque copiant Jérôme Bosch, et d'autres, dont Blomstedt, ont pris le parti du sarcasme, voire du cynisme pour fustiger les travers existentiels de l'homme, ses revers, ses caprices impudiques, ses penchants hédonistes. Le plus respectueux fut encore Jochum. On dira que Jacques Mercier a été plus lucide et au plus près du texte et de la partition. On ne peut pas dire qu'il ait cédé aux effets de masse de l'appareil vocalo-orchestral, aux éclats sonores pour eux-mêmes, à la trop spectaculaire mise en éclat du timbre des cuivres.

Il a voulu dépasser le cadre habituel d'une simple cantate ainsi nommée, et se projeter dans sa forme d'oratorio qu'elle est, livrant sa rigoureuse pensée symphonique dans le respect de la nuance écrite. On pouvait craindre que le nombre impressionnant des chanteurs occupant tout le « paradis », -des cinq premiers rangs par les voix d'hommes (à 100) et les sept rangs du haut par les voix de femmes, toutes à l'unisson,- submergeât par leur proportion, le volume acoustique de la salle. Il n'en fut rien. Jacky Locks avait bien préparé ses chantres, interprétant, d'un bloc, ces thèmes bien carrés et sans difficulté musicale insurmontable. Dès leur « Veris leta facies » du N°1, ils ont été d'une

précision et d'une rigueur remarquables pour des non professionnels et ont fait preuve d'une discipline, d'une volonté et d'un engagement que l'on ne rencontre pas toujours. Ils ont su contenir leurs élans, leurs *mezza di voce*, et n'ont eu aucun décalage intempestif par rapport à l'orchestre. Des trois solistes, Isabelle Philippe, au soprano arachnéen et pur, monta finement dans ses aigus, le ténor Christophe Berry, usa de son pur falsetto dans sa chanson « Olim lacus colueram » au II, et le baryton Nigel Smith fut assez impressionnant dans son « Estuans interius ». *Tempo giusto* tout au long de l'œuvre calée (raisonnablement) sur 63 minutes. Standing ovation à la fin où les deux chefs se firent l'accolade, des cris de joie saluant Locks ! Le concert avait débuté par un Chostakovitch avec sa 2^e Suite de jazz... qui n'est nullement du jazz mais six pièces en forme de danses et de valse dont la seconde, populaire et illustrissime.

Georges MASSON